

## **DOMBES : canards nicheurs en déclin**



**(article d'Yves THONNERIEUX,  
paru dans la revue Petit Gibier)**

!

**Dombes, pays des « 1 000 étangs » ; des noces changeantes entre la terre et l'élément aquatique, entre l'eau et le ciel (où commence l'un, où finit l'autre dans cet univers amphibie ?). Au fil des saisons, des millions d'ailes font escale en Dombes, s'y reproduisent ou y passent la mauvaise saison. Parmi eux, les canards occupent une place de choix. Mais une nouvelle donne environnementale malmène les populations nicheuses de ces palmipèdes dont les effectifs s'effritent inexorablement.**

La Dombes d'aujourd'hui apparaît comme meurtrie par de multiples atteintes : mitage résidentiel qui fait d'elle une quasi-banlieue de l'agglomération lyonnaise, banalisation des milieux sous la pression d'une agriculture qui a sacrifié la haie, cédé aux démons de la monoculture, et qui répand chaque année des hectolitres de molécules chimiques et des tonnes d'engrais.

Jusqu'au début de la décennie 70, ce site était sans équivalent en France pour la reproduction des canards. Dans ce domaine, les autres régions de pisciculture en étangs que sont la Brenne et la Plaine du Forez se situaient en deçà.

Comme l'ont montré plusieurs études placées sous la houlette de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, les populations de canards nicheurs de la Dombes se sont brutalement effondrées entre 1975 et 1980.

Actuellement, alors que la densité moyenne des nichées de canards s'établit encore à plus de 6 aux 10 ha dans le Forez et en Brenne, cette même densité est inférieure à la valeur 3 dans la région qui nous intéresse ! Prenons l'exemple du canard chipeau : il est apparu en Dombes vers la fin du premier conflit mondial. On le vit atteindre le seuil de 1 300 couples en un demi-siècle ; mais il aura suffi d'une décennie pour ramener cet effectif à 400 couples, vers la fin des années 80...

Que s'est-il passé entre temps pour justifier ce désastre ? La réponse ne laisse aucune place à l'ambiguïté : la Dombes a sombré dans la maïsiculture à outrance, une culture de rapport, subventionnée par la Politique agricole commune... Les effets pervers du maïs envisagé à si vaste échelle pourraient être discutés longuement. Contentons-nous de quelques grandes lignes pour asseoir la démonstration.

Cette culture céréalière est extrêmement exigeante en épandages divers (engrais azotés, à base de nitrates ; herbicides ayant recours à l'atrazine – une substance dont a découvert « tardivement » l'extrême toxicité ; insecticides variés au rang desquels figurent le Gaucho et le Régent, de sinistre mémoire).

Les parcelles converties en champs de maïs se sont largement substituées en Dombes aux prairies de fauche dont la surface a réduit de moitié en 20 ans. Deux fois moins d'espaces herbacés donc, mais aussi une nouvelle vocation des prairies restantes, fauchées précocement pour répondre aux exigences de la technique de l'ensilage. Avec, pour conséquence, une destruction directe de 10 à 20 % des pontes et des nichées de canes lors du passage des machines, au printemps.

### **Réactions en chaîne**

Ce bilan désastreux connaît, hélas, d'autres prolongements : l'étude de l'ONCFS, déjà citée, a montré que la perte d'habitats herbacés favorables à la nidification des canards stimule la prédation. En canalisant les nids sur les berges humides (au lieu de la « dilution » qui s'observait quand les espaces prairiaux mitoyens des étangs étaient abondants), les nouvelles pratiques agricoles facilitent le repérage des œufs de canards par les prédateurs.

Or, les ennemis naturels des canards ont vu leurs populations exploser en Dombes, avec la généralisation de la culture du maïs. C'est particulièrement vrai pour la corneille noire et pour le rat surmulot qui, avec les brisures de grains et les épis perdus lors de la récolte trouvent une source alimentaire plus que substantielle en hiver, puis se livrent au pillage des nids de palmipèdes à la belle saison. Les canards de Dombes sont donc non seulement moins nombreux mais également moins productifs, avec des taux de réussite calamiteux dans leur nidification.

L'« effet dominos » ne s'arrête pas là, puisque la raréfaction des canards de surface et la disparition des perdrix ont en partie déplacé la pression de chasse sur les fuligules (des espèces de canards plongeurs). Ne nichant pourtant pas dans les prairies mais au cœur de la végétation aquatique, le fuligule milouin, qui reste le canard nicheur le mieux représenté de la Dombes, a perdu lui aussi des points par rapport à son statut antérieur. Vraisemblablement parce que les chasseurs, ayant moins de chipeaux à tirer, s'intéressent davantage à lui.

En 1997, une prime agri-environnementale a été proposée aux exploitants de la Dombes qui accepteraient, pour 130 € à l'hectare, de réinstaller des prairies de fauche à proximité des étangs. Cette initiative a été mise en échec par l'augmentation quasiment concomitante de la prime consentie par Bruxelles aux producteurs de maïs ; celle-ci rapportant jusqu'à 375 € à l'hectare !

La Dombes de ce début de siècle reste donc malade du maïs ; et tous ceux qui sont concernés par son devenir (chasseurs, naturalistes, pisciculteurs, monde agricole, administrations diverses) ont le sort de cette région exceptionnelle entre leurs mains. Le cas des canards n'est pas isolé. Il traduit malheureusement une altération du milieu dont on mesure l'importance en comparant les effectifs présents et passés d'autres groupes aviens ayant valeur de références : 2 000 couples de vanneaux huppés se reproduisaient en Dombes au cours de la décennie 60 ; ils ne sont plus que 250 aujourd'hui ; et le succès de leur nidification sur les parcelles de maïs affiche 0,2 jeune par couple ! *Exit* aussi l'alouette des champs et le bruant proyer, des passereaux des milieux cultivés que l'on sait sensibles aux produits phytosanitaires.

Malgré cette énumération d'outrages, la Dombes garde ses inconditionnels. Les saisons qui se succèdent y apportent leur cortège d'événements prévisibles ou d'oiseaux rares. Et l'atmosphère des étangs continue de distiller le rêve et la poésie. Mais pour combien de temps encore si l'immobilisme perdure ?

*Note de l'auteur : nos propos s'inspirent des études d'Hubert Tournier (Université de Chambéry) et de Joël Broyer (ONCFS) sur les canards de la Dombes.*

*Encadré :*

### **Des étangs sous perfusion grâce à la chasse**

Créés à la fin du Moyen Age par les « moines carpistes », à une époque où le nombre de jours de carême justifiait que l'on s'intéresse de près aux poissons, les étangs de Dombes furent longtemps exploités selon un cycle triennal : deux années de mise en eau pour la pisciculture, une année d'assec pour l'agriculture, grâce à la fumure naturelle des plantes aquatiques.

Aujourd'hui, une troisième activité, la chasse au gibier d'eau, est venue se greffer sur les deux autres. Et c'est grâce aux flux financiers qu'elle génère (avec une « clientèle » élitiste, essentiellement d'origine urbaine) que la plupart des étangs dombistes doivent leur survie. Car la pisciculture est en crise. La concurrence étrangère avec des pays de l'est, comme la Pologne, fournit à moindre coût en carpes et en tanches la Suisse, l'Autriche et surtout l'Allemagne, où la tradition culinaire des poissons d'étangs reste toujours associée aux repas de fête.

Dans ce nouveau contexte, la pêche et la mise en culture des étangs de la Dombes ne sont plus que les appoints d'une activité plus grassement rémunératrice. Menacés de disparaître, il y a peu, les plans d'eau sont donc l'objet de toutes les sollicitudes. Les canards paient leur tribut à ce nouvel ordre établi ; mais les aigrettes garzettes, les grèbes huppés, les gracieuses guifettes moustacs et quantité de migrateurs faisant halte dans cette région-carrefour qu'est la Dombes tirent leur épingle du jeu et continuent à enchainer les amoureux des oiseaux.